

80 artistes contemporains
Gare SNCF de Paris-Est
du 2 mai au 30 mai 1984.
Exposition placée
sous le patronage
du Ministère de la Culture
et du Ministère des Transports

Figures

O. Hanappe

Chargé de la Mission
Transports Culture au
Ministère des Transports

La peinture au quotidien

Dans l'ordonnance de nos gares parisiennes où de multiples pratiques quotidiennes permettent à chaque voyageur de trouver sa place jour après jour, la rencontre avec "Figures du Réel" constitue un rendez-vous d'importance.

Dans ce transitoire et cet éphémère de la gare toujours recommencé, une exposition de peinture sonne de manière nouvelle. Les toiles sortent des murs des lieux consacrés et s'installent dans la quotidienneté, poussant encore plus loin la volonté de dialogue déjà affirmée de 80 peintres associés.

Derrière le réalisme aux cent visages, on retrouve une volonté commune des peintres de saisir la vie sous tous ses aspects, ses tensions et ses fractures. On rencontre surtout la beauté de l'image reconstruite.

Quatre vingt peintres à la gare de l'Est c'est une opportunité de nouer un dialogue ; c'est un miroir offert aux voyageurs qui, jour après jour, donnent sens aux déplacements.

Le soir, après le travail, dès que l'ordonnance d'un voyage nous donne soudain le sentiment d'un temps bien à soi qu'on pourra investir, l'espace de transport devient un lieu possible d'investissement culturel. Après le développement fulgurant de la mobilité de ces dernières décennies qui a eu tendance à cacher tout l'imaginaire du voyage dont la société pouvait être encore porteuse, on redécouvre aujourd'hui le voyageur et ses capacités de création culturelle.

L'organisation d'une exposition à la gare de l'Est, c'est une amorce de nouveaux cheminements pour la peinture et une invitation à prolonger de nouvelles rencontres.

Des multiples manifestations culturelles qui ont eu lieu au cours de l'été 1983 sur les espaces de transport, on retiendra le succès. Tous trouvaient qu'il s'agissait là d'initiatives heureuses et porteuses d'avenir. A cette politique impulsée par C. Fiterman, Ministre des Transports et J. Lang, Ministre de la Culture, l'exposition "Figure-figures" de mai 1984 en gare de l'Est vient apporter le soleil du printemps, celui de la quotidienneté qui refléurit.

En aidant cette heureuse initiative, le Ministère des Transports apporte sa pierre à l'effort pour créer un nouveau temps du voyage, celui qui est porteur de nouveaux enrichissements.

Jean-Louis Pradel

Marquée dès les débuts de son renouveau par des expériences de création collectives, la peinture figurative est en France depuis vingt ans l'objet de manifestations d'une ampleur inhabituelle dans un milieu traditionnellement voué aux célébrations étroitement sélectives. Cette exposition, gare de l'Est, organisée à l'initiative d'un certain nombre de peintres se verra donc elle aussi reprocher d'avoir fait preuve d'un laxisme coupable en invitant trop d'artistes, et, du même coup, d'avoir jeter l'exclusive à l'encontre de pans entiers de la peinture figurative tel celui qu'une nouvelle génération qualifie de "libre", avec cet excès dont la témérité doit beaucoup à l'enthousiasme. Cette situation paradoxale est le signe d'un débordement, celui d'un mouvement considérable, qui, comme une lame de fond, paraît aujourd'hui déferler sur un monde de l'art trop longtemps tenu institutionnellement en haleine par les seules agitations des modes avant-gardistes. Depuis vingt ans la peinture figurative est le lieu d'un enjeu décisif, moins contre telle ou telle tendance de la peinture contemporaine, que pour questionner la liberté de l'artiste et son inscription dans l'histoire. Il s'agit donc pour elle de bousculer tout ce qui borne cette prétendue spécificité dans laquelle l'art a été peu à peu enfermé, en expérimentant de nouvelles pratiques aussi bien sociales que proprement picturales, en recherchant d'autres sources d'inspiration comme d'autres références, en manipulant les systèmes de signification. C'est donc en semant le désordre dans le jeu trop sage des écoles, des styles ou des chapelles, que la peinture figurative a rompu quelques amarres et gagna sa mauvaise réputation. N'élaborant ni supports théoriques ni stratégies, elle fut longtemps tenue à l'écart des grandes messes de l'art présent comme des libéralités du marché de l'art. Elle a toujours préféré se mouvoir dans les contradictions, ainsi fait-elle se cotoyer les démarches les plus profondément individualisées avec le travail collectif, l'engagement politique et toutes les formes de distanciation, les évidences de l'image médiatisée comme les plus vertigineuses mises en abîme. Comme cette exposition en témoigne, elle est le lieu d'une profusion, d'un éclatement, d'une fête, peut-être, nous rendant ce *miroir fraternel* dont parlait Gérald Gassiot-Talabot en préface aux *Mythologies Quotidiennes* de 1964 dans un monde aujourd'hui plus âpre où l'urgence de voir comme de vivre nos différences pourrait seule démentir le "1984" d'Orwell fut-ce au prix d'un langage de décombres où voisinent les soleils et les plâtres que revendiquait Aragon.

Destination réel

Peinture et rail sont d'excellents conducteurs. Le tout est de les lire dans la bonne traduction. Celle du quotidien, de préférence. L'émotion descend des cintres. Le trouble dévale des cimaises. Bagages au départ. Colis express. La sensibilité s'épouille sur le bitume de la salle des pas-perdus. Des images, des images escaladent l'échine ferroviaire. Embarcadère de Strasbourg, un petit fronton triangulaire surplombe la perspective Sebastopol. Des couples d'amoureux s'envolent comme des étourneaux, des militaires portent encore à leur menton le branle lançant des compartiments fumeurs. Là-bas, les paysages se démodent au rythme des boggies. Michel Strogoff refait son voyage avec des balises acryliques.

Le tableau des horaires s'offre à toutes les perquisitions. La modernité passe à l'orange. Cœur à la consigne. Corps en transit. Un vieux contrôleur se souvient de l'entrée de la première expo dans la gare de La Ciotat. Un désarroi de valises assiégeait les marchepieds. L'odeur du café frais au détour d'un butoir. Des toiles colorées dans les matins de ferraille sonnante. Quand jadis les locos souples et brillantes tiraient leurs wagons d'acajou sur les ballasts jaunis. Les usagers mitraillaient les peintures d'un seul coup d'œil. Et des aurores et des crépuscules. Et des rouges et des bleus. Et des portraits et des façades. Plus vite, plus vite ! criaient certains. Travelling sur le grand ferré. Zoom avant vers la géante étincelle des caténaires aux gestes d'hémiplégiques.

Sur le blues des télex tressautent les figures patriotiques des grands exodes. Les poilus sont devenus pinceaux. Canal de l'Ourcq, un dernier cheval-vapeur cherche le chemin des dames. Reims, Sedan, Toul, Forbach, Metz, Sarreguemines, les évêchés se confondent avec les clubs de foot-ball. Un mendiant croûtonne jusqu'au sanglot, parmi les trilles pathétiques d'une scie musicale. Une rafale de vent coulis emporte les nouvelles du jour, une grille de mots croisés et la photo de Miss Monde. Dans le reflet des vitres embuées défilent les visages improbables de Nerval, Hölderlin, Pouchkine, Pavese. Dans l'anonymat d'une chambre d'emprunt, face à la grande horloge, elle murmurait doucement : je reviendrais.

Dans la lumière oblique de la grande verrière, trois silhouettes cherchent les hautes fractures d'un ciel d'anthracite. Larbaud, penché sur le tourniquet des guides touristiques, se souvient que l'on a des souvenirs de villes comme des souvenirs d'enfance. A la jointure des rails. A la couture de la peau. L'ombre de Barnabooth s'attarde près de la buvette. Ordre de dispersion sous les piliers de

fonte du métro. Morand, avaleur de méridiens, détrousseur de continents, trace sur la poussière de la banquette de moleskine, le profil perdu d'une folle amoureuse. La mobilité comme principe de vie. Le soufflet gémit dans un frisson de calorifère. Fermez bien vos paupières, le rêve va partir. La gare toute entière pose doucement sa joue contre l'acier de la nuit. Des mots sonnent sur les halles désertes comme des gigots dans la tête du jeûneur. Des piétons se hâtent sans but, ne sachant s'ils sont des rogatons du XX^e siècle ou des vestiges de l'époque aztèque. Lyrisme de gramophone. Végétation de poutrelles et de ciment armé. Cendrars veille, sa main amie appuyée sur une excavatrice.

Il écrit dans sa tête un poème sans oiseau, sans indien, sans musique, sans rien. Il contemple un régiment de tableaux en quinconce. Il sourit comme un enfant devant ses caressantes surfaces confrontées à un paysage de nickel. Une guirlande de baisers sur une lande de zinc. Clic-clac, kodak, sous une affiche de quinquina il grossit sa mémoire bolide. Un écheveau de triages s'inscrit au creux de sa paume. La légende de Novgorod. Les roues hallucinées du Transsibérien. Un brasero sur le remblai. Une fragile frontière où commencent les Nuits Blanches de Saint-Petersbourg. Terminus Est.

Bernard Sophie

- 1972. Galerie Romanet. Paris.
 - 1973. Théâtre Jean Vilar. Paris.
 - 1974. Galerie Hofferlinde en Belgique.
 - 1976. Galerie Plan en Belgique.
 - 1978. Foire de Bâle.
 - 1980-81-82. Salon d'Art Contemporain.
Montrouge.
 - 1982. FIAC c/o Brachot.
 - 1979. "Travaux sur papier". Villeparisis.
 - 1983. "Paris 83" Galerie Isy Brachot.
-

